Chanter l'itinérance : l'Auvergne selon François Cassingena-Trévedy

Eric Bordessoule et Michel Lompech

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rga/7864>

DOI : 10.4000/rga.7864

ISSN : 1760-7426

Traduction(s) :

Song of the Wayfarer: Auvergne According to François Cassingena-Trévedy - URL : <https://journals.openedition.org/rga/7883> [en]

Éditeur :

Association pour la diffusion de la recherche alpine, UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Référence électronique

Eric Bordessoule et Michel Lompech, « Chanter l'itinérance : l'Auvergne selon François Cassingena-Trévedy », *Journal of Alpine Research | Revue de géographie alpine* [En ligne], 108-3 | 2020, mis en ligne le 14 janvier 2021, consulté le 08 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rga/7864> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rga.7864>

Ce document a été généré automatiquement le 8 décembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Chanter l'itinérance : l'Auvergne selon François Cassingena-Trévedy

Eric Bordessoule et Michel Lompech

- 1 L'itinérance est étudiée souvent au moyen de méthodes quantitatives et qualitatives (questionnaires, enquêtes, entretiens). Faisant un pas de côté, nous nous intéressons à un récit de voyage, le *Cantique de l'Infinistère* de François Cassingena-Trévedy¹. Interrogeant les rapports entre géographie et littérature (Rosemberg, 2016, De la Soudière, 2019), notre démarche questionne la « spatialité » qui se lit dans ce récit, qui témoigne à la fois d'une singulière expérience de l'espace montagnard et d'une spatialité de l'existence dévoilée par l'itinérance ; il offre, quelle que soit le niveau de lecture, un bel exemple de géographicit. Cette tude s'inscrit donc dans une approche gographique de la littrature de voyage, qui examine les rfrents spatiaux du texte, analyse les codes d'criture de l'espace et la nature du sens qui est attribu l'espace dans le rcit.
- 2 L'itinrance est une modalit de dplacement qui cherche vivre autrement l'espace et veut par cette exprience donner un sens personnel aux lieux, travers le contact avec la nature (Berthelot, 2008). Cette pratique rcrative est particulirement propice une exprience spatiale fonde sur une relation l'espace tablie par le prisme d'motions qui restituent ainsi une vritable gographie du sensible. Cette approche sensorielle s'inscrit dans une perspective de recherche en plein essor, un « tournant motionnel » o les motions constituent une vritable dimension de l'espace et du paysage (Davidson *et al.*, 2007). Ce *Cantique* rapporte six jours de randonne pdestre et solitaire dans les Monts d'Auvergne de Fr. Cassingena, moine l'abbaye bndictine de Ligug (Vienne).
- 3 Cette itinrance est originale, tant l'Auvergne, dpourvue du grandiose et du spectaculaire des hauts lieux, n'est pas l'espace favori des grandes randonnes. Pour autant son cadre n'en confre pas moins l'itinrance de notre solitaire une tonalit bien singulire. Au sein du quadrilatre que forme le Czallier, le retirement, l'accs un ailleurs, ne procdent pas d'un loignement et de l'ascension, mais se nourrissent de cette « altitude horizontale » (p. 83) qui s'impose comme sa ressource premire. On

montrera comment l'itinérance en montagne renforce une expérience d'intériorité et de même de sacralité. On y trouve également une réflexion sur les rapports singuliers qui nouent marche et spatialité, réflexion qui reprend les enseignements de la « géographie classique » comme ceux de la mésologie. La lecture de ce livre révèle enfin un témoignage et sensible sur la ruralité de la Haute-Auvergne (Puy-de-Dôme, Cantal).

« Une montagne métaphysiquement pure »

- 4 L'auteur représente une géographie sensible du Cézallier dont il faut confronter le récit à la situation de marge montagnarde, puis étudier le rapprochement réalisé entre expérience de l'itinérance et retraite religieuse, enfin rappeler le rôle du monachisme médiéval dans l'élaboration du paysage.

« Le bateau ivre des estives »

- 5 Le récit exploite les différentes dimensions du Cézallier. Ce massif s'impose tout d'abord par ses vastes horizons qui invitent à l'itinérance du corps et de l'âme ; il se révèle également, immense domaine pastoral voué à l'estive, comme un véritable désert humain, propice à sa retraite ; enfin, il représente un espace de passage emprunté dans un cheminement tout à la fois spatial et spirituel.
- 6 « Immense estive émaillée de tourbières et de lacs » (p. 22), le Cézallier vu comme un archétype de la montagne à vaches où « les fleuves incandescents sont devenus pâtures » (p. 82) s'impose comme un espace anthropisé et pourtant peu artificialisé. Au-dessus de 1 200 mètres, les pâturages d'été se sont substitués à la hêtraie. Œuvre des sociétés humaines dès les défrichements des temps protohistoriques, l'estive acquiert un caractère immémorial qui « [l]'élève au rang d'éternité » (p. 82). Par l'ampleur d'un domaine pastoral qui occupe plus du tiers de l'espace et les modalités de son usage (cf. figure 1), le Cézallier constitue un cas particulier au sein de la montagne volcanique. En effet, dès le Moyen-Âge, l'occupation des estives s'est largement ouverte aux troupeaux extérieurs. Un vaste mouvement d'appropriation exogène a consacré l'échec des tentatives d'exploitation collective des herbages de la part d'une paysannerie plus soucieuse de grains que de bétail. L'auteur rappelle d'ailleurs l'étymologie originelle de Cézallier, de l'auvergnat *seijavei*, « terre à seigle » (p. 23). Dès lors, la vie rurale s'est fondée sur la superposition d'un système agropastoral autochtone souvent cantonné aux plus mauvais fonds, ces *frau* « landes ingrates, pâtures communales ou sectionales dont l'encombrement par des rochers rendait l'accès difficile » (p. 131) et d'une transhumance lointaine occupant la meilleure part des pâturages d'altitude.

Figure 1 : Domaine pastoral des Monts d'Auvergne

- 7 Aux mains des mannetiers de la Limagne puis des grands propriétaires du bassin d'Aurillac ou plus récemment de ces nouveaux conquérants que sont les éleveurs de l'Aubrac aveyronnais (Bordessoule, 2001), les « montagnes », annexes de bas pays voisins ou des contrées plus lointaines, sont demeurées largement dissociées de l'élevage local. Amplifiant la rupture, l'itinérance s'inscrit dans un territoire d'altitude frappé du sceau d'une triple marginalité. À la marginalité spatiale des hauts pâturages d'été dissociés du territoire agricole et de l'habitat permanent s'ajoute la marginalité temporelle de surfaces exploitées au mieux trois ou quatre mois dans l'année et enfin celle économique qui voit le primat de la transhumance extérieure s'imposer à la paysannerie locale. Le désert apparaît ainsi le résultat d'un emboîtement de constructions socio-spatiales de marginalisation.
- 8 La disparition de la production fromagère à l'estive et l'exclusivité de la montagne d'élevage où l'homme est absent sont venues depuis sceller la marginalisation humaine de ces hautes terres. Fr. Cassingena balise son parcours de références à cette longue histoire pastorale évoquant successivement les possessions de l'abbaye d'Aubazine au Moyen-Âge, la voie ferrée du « Far-West », témoignage des anciennes transhumances ferroviaires, ou les burons désormais ruinés de l'ancienne montagne fromagère.
- 9 De la surabondance des herbages que seule visite la dépaissance estivale des troupeaux, procède l'image de « ce grand rien » (p. 80) ; cet oxymore pare le vide des vertus d'un « cataplasme sédatif » (p. 15), et il est certain que cette évolution paysagère a mis la vie rurale en sommeil. Avatars du désert et des solitudes océaniques, les estives, parcourues à l'automne alors qu'elles sont désertées par le bétail, offrent à la contemplation ces « paysages immobiles » (p. 149) transcendés en « une province de l'âme » (p. 14).

(p. 132) de cette montagne qui selon André Fel « s'étale plus qu'elle ne s'élève » (Fel, 1983).

- 12 Durant son itinérance, l'auteur se met à l'écart, recherche ce « vide » qui laisse place à une « recherche intérieure ». Différents travaux montrent que les randonneurs sont généralement à la recherche d'un espace vierge, et explorent les limites de l'œkoumène (Girault, Laslaz, 2018). Remarquons que ce moine « établi » dans une abbaye, enseigne à Paris, voyage souvent en Bretagne et donne des conférences en France : son mode d'habiter est polytopique (Stock, 2006) et son besoin de retirement comparable à celui de beaucoup de ses contemporains. Le succès qu'a rencontré ce récit parmi le public – catholique et au-delà – témoigne d'une sécularisation de l'expérience de retraite à travers l'itinérance, glissant de l'expérience religieuse vers une démarche spirituelle laïque. Ce *Cantique de l'infinistère* se trouve à mi-chemin de ces deux démarches.

Montagne sacrée, espace évangélique, marges pastorales et spirituelles

- 13 Le plus long chapitre du livre rapporte la traversée du Cézallier (pp. 79-96). F. Cassingena confère à ce massif un haut degré de sacralité, en fait son « Horeb » personnel. La référence au Sinaï assimile ce paysage à une forme de hiérophanie. Les recherches montrent que le « sacré » organiserait l'étendue du monde profane selon les règles de la sacralité (Delbaere, 2017). Les montagnes sacrées se caractérisent par l'évidence de leur masse (Canigou, La Salette). La planéité du Cézallier déjoue cette loi, car en position de seuil, il n'est pas immédiatement repérable. Des règles spatiales se dégagent dans les paysages sacrés : la centralité et périphérie, la séparation entre le sacré et le profane ; l'axialité du haut lieu (montagne, arbre), et des correspondances symboliques. Sur le Cézallier, l'horizontalité absorbe les autres caractéristiques (volume, verticalité, dimension). Le lieu se dissout dans l'espace car « Ici n'est plus que quelque part, dans l'arrondissement du monde » (p. 86). C'est un espace sacré décroissant, un temple aux murs ruinés : « de cette église rase et qui n'enferme rien » (*idem*).
- 14 Faut-il rappeler le rôle des monastères dans le façonnement paysager des campagnes occidentales ? En Haute-Auvergne, rappelle notre bénédictin, l'abbaye de la Chaise-Dieu avait une quinzaine de prieurés (p. 114), dont celui d'Allanche. Une lecture historique de cette œuvre paysagère médiévale (Delbaere, 2017) démontre que ces paysages étaient structurés par cinq « principes évangéliques » définis à partir de l'observation des déplacements du Christ : le désert, le rejet d'une mise en espace institutionnalisée de la relation à Dieu, le déplacement continu, la figure du seuil, et enfin, seul « axe sacré », le corps du Ressuscité. Ces clefs aident à lire la spatialité sacrée attribuée à la montagne auvergnate. Le désert, c'est l'estive. Le rejet de l'espace du temple laisse place à la célébration du chemin, « le sacré réside bien moins dans le but du chemin qu'il ne vagabonde, pour ainsi dire, dans le chemin lui-même » (p. 89). La position de marge correspond à la reconnaissance phénoménologique des éléments de la nature, du « simple être-là des arbres, des rochers, des bestiaux et des hommes » (*ibidem*).
- 15 La géographie historique enracine ces représentations. L'espace médiéval correspondait au village et à son *ager*, se trouvait « encellulé » par le bois, la *silva*, ou souvent en Haute-Auvergne, par un *saltus* constitué de brandes et de pacages. Dans cette marge « les ermites conversaient avec Dieu [...] sans se fixer durablement [...]

comme l'avait fait leur maître, moines gyrovagues et chorévêques [...], c'est-à-dire se déplaçant en cercle, à la façon des nomades parcourant les steppes et les prairies d'un bout à l'autre selon un itinéraire balisé mais ouvert, arpentant les lieux qui allaient devenir, aux yeux des sociétés paysagères, le complément et le contrepoids critique nécessaires à toute vie urbaine. » (Delbaere, 2017) Fr. Cassingena réalise la même geste itinérante sur les plateaux auvergnats, et l'écho rencontré par son livre témoigne combien dans la société contemporaine l'espace de l'itinérance complète l'espace urbain.

Itinérance, espace et marche en montagne

- 16 La lecture du *Cantique* ne révèle pas seulement l'évocation d'une géographie sensible, on y lit aussi une mise en récit de quelques uns des enseignements de la géographie classique et la réflexion que mène l'auteur sur l'espace présente de nombreuses convergences avec la mésologie développée par Augustin Berque.

Randonnée et géographie

- 17 Dès ses débuts universitaires, la géographie a pratiqué la randonnée, et des géographes furent de grands marcheurs, Raoul Blanchard ou Pierre Deffontaines qui affirmait qu'« il n'y a que la marche à pied pour bien voir³ ». Cassingena fait une apologie de la marche (pp. 97-104), ajoutant que « l'on ne marche bien que lorsqu'on marche seul » (p. 102).
- 18 Son itinérance est géographique. D'abord dans sa préparation, grâce à l'étude minutieuse des cartes : « elles furent mon livre d'heures » (p. 27) ; la « sagacité du regard sur la carte » (p. 43) permet une bonne connaissance de la morphologie du terrain, des formes volcaniques, de l'hydrographie des rivières du pays des Couzes qui naissent dans le Cézallier (p. 108) ; ainsi reconnaît-on les ouvertures naturelles de l'espace montagnard par les vallées. De plus, la carte ne trace pas simplement l'itinéraire, elle représente « l'archive [...] d'une histoire humaine » (p. 28).
- 19 Mettons-nous en chemin sur les différents réseaux qui mènent au territoire. Il suit les chemins de randonnée (GR 4-30-41) qui, à partir de sentiers, se raboutent aux anciennes drailles. On marche sur des routes empierrées, et le seul « axe » de bitume que l'on croise en fin de parcours est la modeste RD 3, unique transversale (nord-ouest/sud-est) dans le schéma routier du Cantal. À la différence des itinérances de haute montagne, qui explorent des itinéraires non balisés, notre voyageur suit le sens des anciennes circulations pastorales, montrant que le « vide » n'y a jamais été absolu.
- 20 À chaque étape de son parcours, son regard différencie des « entités géographiques nouvelles » (p. 118), des sous-unités régionales comme la Pinatelle, le plateau du Limon, la Planèze de Chalinargues. L'art d'observer un paysage dans ses grandes masses, sa structure et son relief, cette capacité de distinguer des « petits pays » comme des individualités dans la série des paysages banalisés, des « entiers naturels » (*idem*), de découper l'espace, relève de la meilleure part de la géographie régionale (la chorographie), exercice un peu oublié depuis les évolutions de la discipline et que rappelle l'excursion.

- 21 Trois mots-clefs résument la géographie de cette région : « les pays coupés, la désertification engendrée par l'exode rural, l'absence de pôles économiques importants » (p. 15 ; cf. figure 3). Cependant à l'échelle lente de la marche, le peuplement révèle ses nuances : l'habitat saisonnier différencie sur la commune d'Anzat-le-Luguet les burons encore actifs, abandonnés ou ailleurs transformés ; et il est juste d'écrire que les grands corps de ferme, souvent sièges d'exploitations modernes, « préfacent » (p. 120) les hameaux. La multitude de ces derniers émette le peuplement⁴ : parfois centres de marchés (Brion) ou d'une petite communauté rurale (Pradiers, 94 hab.), ils restent souvent élémentaires comme Jassy, « qui n'est à vrai dire pas grand chose » (p. 74). À un niveau à peine supérieur, Cassingena distingue des villages « racés » comme Dienne à l'architecture largement préservée et hésite devant Allanche, dont l'équipement commercial contraste avec la modestie du bourg (790 hab.) : « J'ai le sentiment mitigé de retrouver la ville » (p. 110).

Figure 3 :

- 22 Le vocabulaire est associé au domaine montagnard (ubac, névé, écir), aux paléoclimats (moraine, vallée glaciaire, tourbière) et évidemment au volcanisme (stratovolcan, dyke, maar). Les termes étrangers font accéder les réalités locales à des modèles génériques : ainsi l'auteur élève-t-il véritablement le Cézallier au rang d'*altiplano* (p. 23) ou compare Boutaresse, un des cinq hameaux de la grande commune de Saint-Alyre-ès-Montagne (41,07 km², densité de 3,1 hab./km²), à « un *douar* dans un immense désert » (p. 75).
- 23 La toponymie est l'outil habituel du commentaire de cartes. L'érudition du bénédictin remonte de l'auvergnat au latin pour éclaircir des toponymes aux consonances rustiques (p. 28). La *Peyre del Cayre* (p. 131) rappelle la pose d'une pierre de taille lors de la délimitation des communes à la Révolution, quand il n'y avait pas de limites évidentes, ce qui correspond bien à l'espace dégagé autour du Plateau du Limon. Dans cette contrée, un terme de géographie agraire poussé jusqu'au paradoxe, « l'assolement de la désolation » (p. 151), redouble le vide du paysage en cette fin d'automne.

Itinérance et médiance

- 24 L'itinérance ne redécouvre pas seulement les enseignements d'une géographie un peu scolaire. Elle renoue aussi avec le sens de notre rapport à l'espace. Il est possible de lire ce voyage intérieur comme un petit traité sur le rapport que l'individu noue avec l'espace en marchant.
- 25 Le paysage ne se réduit pas à une simple morphologie. Seule notre lecture positiviste maltraitant quelque peu le texte reconstitue la trame paysagère du Cézallier. Cependant le Cézallier considéré comme un espace contenant se résume à ce vide que néglige la carte du réseau ferroviaire qui est évoquée en début du récit. C'est « l'espace sans », privé de l'ensemble des facteurs qui ont œuvré à sa très faible densité. Procéder au relevé des dispositifs paysagers sur le plateau du Cézallier est un vain exercice, car « l'indice de l'altération profonde du paysage [...] consiste moins dans l'altitude que dans le vide » (p. 80). Considérer le vide et le désert de façon objective n'explique pas l'attrait pour la moyenne montagne ; il convient de les aborder autrement, de prendre de la hauteur ; d'ailleurs « on ne peut rien comprendre qu'en altitude » (p. 82).

- 26 Platon dans le *Timée* différenciait l'espace du lieu (Berque, 2000). Ces termes correspondent à deux modes d'appréhension de l'espace et du réel. La faible densité, l'absence de noyaux urbains, de réseaux structurants participent de l'espace vu comme *topos*. Si on considère que chaque réalité possède en revanche une place, se déploie alors l'espace comme *chôra*. L'ontologie platonicienne de la *chôra* ancre les êtres en un lieu, leur confère une origine, une chair, une histoire, un devenir. Et la marche permet d'appréhender cette nature autre de l'espace. L'auteur ne gagne pas les promontoires pour faire de la géographie, mais pour jouir de l'espace. Au sommet du Mont Dore, sur l'estive de la Paillassière ou le plateau du Limon, il grimpe à chaque fois sur un « balcon du ciel » (p. 36) pour faire « fenaison profuse de pur espace » (p. 149), de cet espace qui est une des composantes nécessaires et intimes de toutes les forces et de toutes les formes de vie.
- 27 L'itinérance ne va pas sans effort et l'épreuve endurée par le corps est souffrance nécessaire (« la chair assainit l'esprit », p. 98) pour faire advenir l'individu à la conscience de sa *chôra* : la marche est « le véritable moyen dont il dispose pour prendre la mesure du monde et de lui-même » (p. 101). La technique en introduisant la vitesse coupe l'homme de son milieu. L'automobile « donne à l'homme une idée trop avantageuse de lui-même » (p. 98). Sortant de l'habacle de leur voiture, qui prolonge l'espace domestique, les touristes voient sur le plateau d'altitude leur *chôra* perdue dans un espace immense, sans limite. Si l'espace n'est que contenant, le « vide » du Cézallier fait peur, car c'est le rien. Pour appréhender « ce grand rien environnant » (p. 80), il faut le rythme de la marche, car « au lieu qu'elle réduise la distance, la marche la laisse intacte » (p. 101), parce qu'elle mesure le monde à l'aune du corps : « les dimensions réelles du monde demeurent celles dont le corps seul [...] est l'étalon » (*idem*). Cette observation rejoint A. Berque qui rappelle que les anciennes unités de distance en pouce, coudée, pied, étaient des analogies corporelles utilisées pour mesurer, repérer et délimiter l'espace. Le « pur espace » dont fait provision le marcheur n'a donc rien à voir avec celui des localisations.
- 28 La modestie des sommets de cette montagne valorise la marche et permet d'évaluer la distance : « ma route tout entière est dans mon champs visuel, et celle que j'ai déjà parcourue, et celle qu'il me reste à faire » (p. 84). Et au terme de son parcours, le marcheur est surpris par « la perception de la distance énorme que, sans la moindre concession à l'esprit de démesure, j'ai calmement parcourue depuis des jours » (p. 132). Le déplacement pédestre donne un sens littéral et plein à la distance recherchée par le retraitant itinérant. Plus encore, ces grands espaces offrent des horizons infinis, où corps et esprit se libèrent : « l'on n'étouffe pas, l'on respire, le regard ne bute pas, il se défoule. L'on ne sautait rêver vasodilatateur plus puissant qu'un tel paysage » (p. 133).
- 29 A. Berque rappelle que depuis les découvertes sur la relativité, toutes les sciences doivent « re-clore l'Univers », c'est-à-dire poser que la taille, l'espace-temps, ne sont pas infinis, que la dimension de l'univers est bornée, autrement dit que l'univers a un horizon. La résorption de l'altitude par la planéité dégage la vue sur les Hautes-Terres. « Montagne physiquement moins évidente, mais [...] métaphysiquement plus pure. Le secret de ce charme, c'est que l'altitude, ici, laisse la latitude intacte et promeut à l'envi la perception de l'horizontalité ». Les dimensions de la montagne (dimension, altitude, pente) s'élargissent aux repères cardinaux. Et seule la marche donne le sens de ce nouvel espace, elle qui « expérimente ainsi la transcendance horizontale du lointain » (p. 101). Elle libère l'homme de cette absolutisation de l'espace par la modernité, qui a

remplacé l'échelle du corps par la proportion mathématique, et, ce faisant, a effacé l'horizon et coupé le lien vital pour les humains, et donc essentiel en géographie, que « la géométrie doit garder avec la non-géométrie de l'étendue concrète et des affaires humaines » (A. Berque). Sur le Cézallier, les horizons font ressentir une émotion esthétique qui ouvre à la finitude du ciel et de la terre, et de l'existence : « Il y a ici-bas des horizons beaux à en mourir » (p. 151). Cette phrase trouve son écho dans la réflexion de Jean-Marc Besse sur l'horizon comme « *puissance de débordement* de l'être qui se présente dans le paysage » (Besse, 2009).

Habiter le désert des Hautes-Terres

- 30 Tout au long de son itinérance (cf. figure 4), Fr. Cassingena dresse un tableau empreint de nostalgie du paysage humain de ces hautes terres où se mêlent étroitement les héritages et les éléments de renouveau.

Figure 4 : Itinéraire de François Cassingena-Trévedy en Haute-Auvergne

Un monde qui s'éteint

- 31 Le périple de Fr. Cassingena ne s'inscrit pas dans le seul temps court d'une semaine de marche mais autour de temporalités multiples mêlant à l'épaisseur des temps géologiques, les étapes de l'occupation humaine et la durée d'une vie qui déjà se souvient d'un autrefois. Ainsi, quand il évoque la tristesse « des terres jadis ardentes et désormais éteintes » (p. 13), il renvoie tout autant à l'austérité des paysages volcaniques, à une société rurale qui disparaît, qu'à ses souvenirs de vacances enfantines. L'auteur replace tout d'abord l'évocation d'une terre paysanne dont le peuplement, l'habitat, l'activité pastorale, s'enracinent dans le temps long. Il y a là

autant d'indices de l'occupation humaine des Hautes Terres. Il s'attarde sur le dessin d'un village autour de son couderc, le statut d'une bourgade jadis riche de ses moines et de son foirail, l'intérêt profane et sacrée d'une église. Il restitue ainsi le cadre séculaire d'une ruralité des villages et des clochers, des drailles et des burons.

- 32 Cette connaissance de la ruralité s'avère intime avec les souvenirs de vacances passées à la ferme de l'Angle, point de départ de l'itinérance. Enfant, le petit François est venu soigner son asthme à La Bourboule. La découverte de ce milieu a marqué l'auteur qui en compose une géographie sensible, faite d'émotions, de sons et d'odeurs. Cette évocation des terres de l'enfance est proche du « pays premier », cette vallée cantalienne de la Santoire à laquelle un auteur comme Marie-Hélène Lafon, consacre une partie de son œuvre⁵. Dans la relation à l'espace, le ressenti intérieur révèle chez eux « l'extrême densité des choses rurales » (p. 67). Sur ces hautes terres, « la nuit, la neige, le silence » font résonner « les sonnailles inouïes de Noël infimes » (p. 34). Les odeurs constituent des catalyseurs de cette géographie des émotions, que ce soit celle de la cuisine de la ferme au petit déjeuner, le parfum du foin de l'étable, cette « confiture d'étés révolus » (p. 41) ou encore les senteurs de la forêt traversée à l'automne. Il y a aussi l'expression de cette « liturgie des saisons » (p. 67) qui rythme plus qu'en ville le temps du monde rural. En relevant « qu'il y avait décidément en ce temps-là beaucoup de neige et beaucoup d'enfants » (p. 37), le styliste souligne en convoquant la déprise démographique et le réchauffement climatique, l'appartenance au passé de la ruralité de son enfance. Cette nostalgie, il l'exprime tout particulièrement dans sa description d'une cuisine paysanne. Figée dans la pénombre, la pièce apparaît comme le lieu essentiel d'une micro-géographie rurale. Elle témoigne par son décor d'un temps révolu rythmé par une horloge qui n'est plus que « l'ultime palpitation cardiaque d'un monde entier tout prêt de disparaître » (p. 162).

La modernisation d'un élevage montagnard

- 33 Citant Virgile, Fr. Cassingena célèbre le travail de la terre ; cependant, au-delà de l'utopie rustique, ce fin lettré s'avère également être un bon connaisseur des réalités agricoles. Il n'omet pas de mentionner l'infestation des rats taupiers, véritable fléau des herbages, et nous renseigne au hasard de sa route sur les mutations d'un élevage des hautes terres qui ne s'inscrit plus dans les cadres de la tradition. À la tête d'exploitations modernisées, une nouvelle génération d'éleveurs a su animer cette moyenne montagne d'un souffle nouveau. Certes on note le contraste entre la ferme de l'Angle (commune du Mont-Dore), fidèle à la race ferrandaise et l'impressionnant GAEC de Chaumiane (commune de Compains), gros producteur de Saint-Nectaire fermier au cheptel composé de montbéliardes et d'abondances. Par des remarques, Cassingena rend compte de la diversité de ces Hautes Terres. La fin du système de la « montagne à lait » a mis un terme à l'économie fondée sur la fabrication du fromage au buron, mais n'a pas prélué à un déclin de l'élevage. Un renouvellement s'est opéré dont témoignent les nouveaux bâtiments d'élevage et les troupeaux plus métissés qu'autrefois. Dans le massif cantalien il s'est fondé sur l'émergence d'un élevage allaitant tourné vers la production de viande. Dans les secteurs du Puy-de-Dôme, la production fermière de Saint-Nectaire a contribué au maintien d'un modèle laitier.
- 34 La déprise agricole est demeurée limitée. Le territoire du vide ne l'est pas pour qui le connaît. Véritable « paysage immobile », le paysage pastoral a été pour l'essentiel

préservé, même si Fr. Cassingena relève la présence des plantations d'épicéas et de douglas, témoignages des reboisements de la fin des années 1950, au plus fort de la crise des formules pastorales traditionnelles. Le principal changement réside dans la ruine des burons, devenus inutiles avec la généralisation des montagnes d'élevage, très rares encore en activité à l'image de celui de la Paillassière bas, appartenant à une coopérative d'estives. En définitive, Fr. Cassingena souligne par quelques traits le renouvellement et la diversification de l'élevage. Notant la présence de troupeaux de buffles ou encore les préoccupations agroécologiques du réseau d'éleveurs « Élevage autrement », il met en avant la capacité d'innovation de hautes terres.

Résilience du rural profond

- 35 Caractérisées par le déclin démographique et un élevage extensif, les hautes terres du Cézallier semblent privées de perspectives. Pourtant, par des observations, l'évocation de rencontres, Fr. Cassingena conjure ce pronostic, la vie rurale demeure, se renouvelle même. Les paysages, le patrimoine dans toute sa diversité et la marginalité même de cette moyenne montagne, constituent désormais autant d'aménités, ferments de requalification spatiale et d'attractivité nouvelle.
- 36 Vestige d'un tourisme vert banalisé, le gîte qui l'accueille au hameau de Chaumiane offre des prestations d'un autre temps, inadaptées à la demande actuelle. La montagne volcanique est longtemps demeurée marquée par l'image désuète du thermalisme, des séjours des émigrés de retour au pays et d'un tourisme social peu valorisant. De nouveaux concepts apparaissent, alternative entre une campagne générique et une haute montagne plus exigeante et parfois dénaturée, la montagne à vaches s'affirme comme le cadre d'un tourisme des grands espaces alliant à la découverte d'un environnement préservé, les loisirs sportifs et la rencontre d'un riche patrimoine. Les innovations existent, Fr. Cassingena nous les montre avec le vélorail du Cézallier, réutilisation touristique de l'ancienne voie ferrée des estives, et l'existence de nouveaux lieux de découverte du patrimoine naturel et culturel des hautes terres, à l'image de la maison de la Pinatelle à Chalinargues, partenaire du PNR des Volcans. À Chalinargues toujours, l'école communale a servi en 2011 de lieu de tournage pour un remake de « La guerre des boutons », curieux mélange de nostalgie et de modernité d'un rural revalorisé. À Collanges (hameau de la commune de Dienne), Fr. Cassingena note la rénovation de burons « transformés en villégiatures cossues » (p. 138), alors qu'au terme de son itinérance, il s'approche du lac du Pêcher où s'est implantée récemment une hostellerie de luxe. Riche d'espaces, de nature, de traditions, la montagne volcanique, érigée en « parc national de l'intériorité » (p. 16) renouvelle aujourd'hui son activité touristique, nouveau sur lequel l'auteur porte parfois un regard critique quand il dénonce les adeptes d'une randonnée sportive plus soucieuse de performances que de rencontres (p. 129). Ces rencontres, Fr. Cassingena sait en apprécier la richesse, en saisir la signification. Ainsi, faisant halte au « bistrot » de Brion, il converse littérature avec la propriétaire, une ancienne libraire toulousaine, et nous indique ainsi que le champ des migrations résidentielles s'élargit désormais à ces marges extrêmes. Ce lieu fait office de salon de thé, de bibliothèque, d'herboristerie et signale l'amorce d'un changement sociologique et l'émergence de nouvelles convivialités rurales. Ces dernières se surimposent aux formes traditionnelles, la chasse et ses battues ou les veillées rurales auxquelles le marcheur est d'ailleurs convié lors d'une de ces étapes.

- 37 Le récit de Fr. Cassingena est en définitive porteur d'espoir, l'auteur nous montre en effet la capacité de résilience d'une société du petit nombre qui sait conserver et réinventer toute une sociabilité rurale. Le marcheur solitaire exprime ici une profonde empathie pour cette humanité certes rare mais authentique au sein de laquelle il n'a « rencontré que des amis » (p. 176).

Cum ipso in monte

- 38 « Avec lui sur la montagne », cette devise spirituelle résume la situation du lecteur refermant l'ouvrage de ce moine tour à tour géographe, ethnologue d'un monde qui meurt et spirituel partageant son expérience mystique. Pratiquer l'itinérance, fait redécouvrir le rôle de l'espace dans nos vies, par les enseignements de la géographie, par la marche, par le recul sur les évolutions historiques.
- 39 Fr. Cassingena fait d'autres remarques intéressantes que les dimensions de cet article ne permettent pas de rapporter. Il faudrait étudier le sens de l'itinérance que les Hébreux exprimaient dans les versets bibliques qui jalonnent le texte (Piveteau, 1995) ; ou bien repérer les traces du spirituel qui parsèment encore l'espace et l'expérience d'aujourd'hui. Mais ce qui a été développé suffit à montrer que ce *Cantique de l'infinistère* témoigne pour la géographie de l'itinérance d'une réflexion comparable avec ce qu'a représenté pour la Nouvelle Géographie la parution en 1974 d'*Espèces d'espaces* de Georges Pérec.

BIBLIOGRAPHIE

Berque A., 2000.- *Écoumène*, Belin.

Berthelot L., Corneloup, J., 2008.- *Itinérance, du Tour aux détours. Figure contemporaine des pratiques récréatives de nature*, Fournel.

Besse JM, 2009.- *Le Goût du monde. Exercices de paysage*, Actes Sud.

Bordessoule E., 2001.- *Les « montagnes » du Massif central*, PUBP, 369 p.

Davidson J. et alii (Dir.), 2007.- *Emotional Geographies*, Aldershot, Ashgate.

Delbaere D., 2017.- « Dans la clôture. Pseudagiographie paysagiste », *Les Carnets du Paysage*, n°11, pp. 15-29.

Fel A., 1983.- *Le Massif Central*, Flammarion, 348 p.

Girault C., Laslaz L., 2018.- « Penser l'espace montagnard dans la solitude », *Géographie & Cultures*, n°108, pp. 175-195.

Piveteau JL, 1995.- *Temps du territoire*, Zoé, 262 p.

Rosemberg M., 2016.- « La spatialité littéraire aux prismes de la géographie », *Espace géographique*, n°4, pp. 284-294.

Soudière de la M., 2019.- *Arpenter le paysage*, Anamosa.

Stock M., « L'hypothèse de l'habiter polytopique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », in *EspacesTemps.net*, 26.02.2006

NOTES

1. François Cassingena-Trévedy, 2016, *Cantique de l'infinistère. À travers l'Auvergne*, coll. Arpenter le sacré, Desclée de Brouwer, 175 p.
 2. *Le Ressuscité*, 1986, Desclée de Brouwer.
 3. *Lettre à Geneviève*, du 9 août 1954. Fonds Deffontaines de la BNC.
 4. Anzat-le-Luguet compte 19 hameaux sur 66,56 km².
 5. Notamment dans *Traversée* (Guérin 2015) et *Histoires* (Buchet/Chastel 2017).
-

RÉSUMÉS

Les récits de voyage et la littérature de montagne offrent des angles d'approches différents sur l'itinérance en montagne. L'article étudie le périple d'un écrivain contemporain dans la moyenne montagne. En procédant à une contextualisation historique de l'espace traversé et en confrontant les émotions paysagères exprimées à la trajectoire de marginalisation du massif du Cézallier, l'étude montre comment s'élabore à travers l'expérience des lieux dans l'itinérance le sentiment géographique et la construction d'un paysage sensible.

INDEX

Mots-clés : littérature de voyage, itinérance, moyenne montagne

AUTEURS

ERIC BORDESSOULE

UMR Territoires, Université Clermont-Auvergne, e.bordessoule@aliceadsl.fr

MICHEL LOMPECH

UMR Territoires, Université Clermont-Auvergne, michel.lompech@uca.fr